

## NOUVELLES DIVERSES

La banque de la Cité a ouvert une succursale sur le carré Chaboillez, pour recevoir les dépôts d'argent.

Nos meilleurs souhaits au *Moniteur Acadien* à l'occasion du neuvième anniversaire de sa fondation.

Un journal de Minnesota évalue à 40,000 boisseaux les sauterelles détruites dans cinq comtés de cet Etat. La même feuille ajoute que le succès de cette entreprise est dû aux primes d'encouragement votées à cet effet.

On lit dans le *Métis*:

Parmi les visiteurs venus pour assister à la fête des noces d'argent nous remarquons le Rév. M. Trudel, ancien curé de St. Isidore, P. Q., et le Rév. P. Lebrét, de St. Paul Minn.

M. l'abbé Grandin, O. M. I., neveu de Sa Grandeur Mgr. Grandin, ainsi que M. l'abbé Fuzard, O. M. I., jeune canadien-français, et un frère convers, sont arrivés vendredi, 18 courant, et sont partis mardi dernier pour les missions du Nord-Ouest.

LE BANQUET INTERNATIONAL DE LONDRES.—Il paraît que son honneur le Maire Hingston a refusé l'invitation qui lui avait été adressée par le Lord Maire de Londres d'assister au grand banquet international qui sera donné au Guildhall. Des raisons personnelles ne lui permettent pas ce voyage en Europe.

Le R. P. Husson est parti mardi dernier pour le Nord-Ouest, avec ses compagnons, M. M. LeSerrec et Dupire ainsi que deux frères convers. Une jeune fille de Montréal, Melle Clarey, accompagnée d'une servante, fait aussi partie de la caravane. Cette jeune personne se dévoue à l'œuvre de l'éducation dans les missions du Nord et va prendre la direction d'une école au lac LaBiche.

La *Minerve* assure que depuis l'adoption du système de la vaccination obligatoire, en Angleterre, la petite vérole est presque complètement disparue, et les décès causés par cette maladie à Londres et dans toutes les grandes villes du Royaume pendant les derniers mois, n'approchent pas de ceux de la ville de Montréal seule.

Une dépêche de St. Luc, comté de St. Jean, nous apprend, il y a quelques jours, que l'église de cette localité est devenue la proie des flammes dans la nuit de samedi à dimanche, vers 1 heure, et qu'elle a été complètement rasée. Le maire du village M. Péladeau en voulant sauver les ornements, a péri dans les flammes, et le fils en voulant sauver le père s'est brûlé gravement la figure, les mains et les bras. On pense que ce désastre est l'œuvre d'un incendiaire.

Le feu a pris naissance dans les écuries du presbytère, qui ont été complètement consumées avec tout ce qu'elles contenaient, cheval, voitures, harnais, etc.

## NOS GRAVURES

## La Famille Malheureuse

Quel drame ne nous révèle pas cette dernière scène ! Ce père mourant, ou du moins mortellement atteint, soutenu par sa femme abattue et désespérée ; ces enfants en larmes, dont l'un surprend sur le visage paternel les signes avant-coureurs de la mort ; cette mansarde délabrée, nue ; la chaise sordide sur laquelle repose le malade ; l'escalier de bois où les enfants, nus, sont assis ; toute cette misère, ce dénuement, saisit, étroit et impressionne vivement l'âme. L'abandon, le malheur est rendu plus poignant encore par le contraste qui éclate entre les traits distingués des personnages, et les signes de cette misère profonde.

On sent que le malheur s'est appesanti, a frappé à maintes reprises cette famille malheureuse, et l'on voit fort bien que la gêne, la honte, ont laissé subsister tout entières les marques d'une aisance et d'une éducation supérieures à leur fortune.

Ce tableau, œuvre du peintre éminent, Pierre-Paul Prud'hon, fut cependant composé par une élève du peintre Greuze, Mademoiselle Mayer, qui, dans son admiration pour le talent de Prud'hon alors seul, avait adopté la fille de ce dernier.

Prud'hon, fils d'un tailleur de pierre de Cluny, eut une jeunesse difficile, car il était pauvre et sans protecteur. Il traversa les orages de la révolution, et devint à 45 ans peintre de l'Impératrice Marie-Thérèse. C'est pendant cette période qu'il composa ses meilleures œuvres. Ce qui distingue son talent, ainsi que l'on pourra en juger par cette scène, c'est la délicatesse de l'expression des sentiments, le naturel et la simplicité de la composition ; surtout la note attendrie qu'il sait faire vibrer sans recourir à l'effort, aux procédés, par la seule vertu de l'exquise sensibilité de son âme.

## Les Musiciens Italiens

Avec un pan de mur comme fond, et deux personnages au premier plan, le peintre a résumé en quelques traits l'histoire de l'Italie.

Ce mur de granit où quelques restes d'architecture, débris d'un temple païen, encadrent une image de madonne devant laquelle la piété publique entretient des fleurs toujours fraîches, ne nous raconte-t-il pas l'antiquité et le moyen âge ?

Ces musiciens, le frère et la sœur sans doute, vêtus de ce costume original des Calabres, dans lequel les haillons aux couleurs vives resplendissent sous un ciel éclatant et pur, à l'égal de lambeaux de pourpre ou de velours, ne nous donnent-ils pas l'Italie d'il y a quelques années ?

Et ce soleil dont la lumière chaude et blanche éclaire le sol et flamboie sur le mur ! ce soleil dont l'ombre estompe d'un noir si profond tout ce qui échappe à ses rayons, ne révèle-t-il pas avec l'énergie, l'exhubérance de cette race artiste, la beauté et la douceur du climat privilégié de cette terre pleine de monuments et de merveilles ?

On voyait, autrefois, ces enfants de la terre de Labour ou de la Basilicate, courir le monde, insouciant, allègre et gai, jouant ici une tarentelle, là-bas un air de Verdi, distribuant ainsi le plaisir et la joie en échange de quelques sous ; puis leur tour d'Europe ou d'Amérique achevé, rentrer au pays où ils achetaient un lopin de terre sur laquelle ils vivaient heureux.

Les deux artistes de notre gravure appartiennent à cette école qui, aujourd'hui, grâce aux mesures prises par le gouvernement italien, n'a plus que de rares et volontaires représentants.

Car, nous devons le dire, souvent les plus intéressants de ces petits virtuoses n'étaient, entre les mains d'indignes trafiquants, que les objets d'une spéculation au moyen de laquelle ces derniers faisaient de larges bénéfices.

La musique et la chanson ne courent plus les rues, c'est vrai ; mais si le monde a des artistes ambulants de moins, l'Italie comptera des citoyens de plus. Chacun y gagnera.

## Le Groom du Seigneur

Dans l'éloignement, détachant ses tourelles et sa façade écussonnée du milieu des arbres du parc qui l'entoure, se profile le château du seigneur de l'endroit.

Le seigneur et sa famille sont venus passer quelques jours au château, et ont amené leurs gens. Aussi tout le voisinage est-il dans un émoi facile à comprendre, car des indiscretions échappées au vieux garde du parc ont appris aux gens que l'on verrait un nouveau domestique haut comme une botte, mais vêtu, fumant et faisant le service comme un homme.

En effet, tandis que ses collègues, le valet de pied, le cocher et le valet de

chambre, se délassent à l'office, notre groom, qui aime à se rendre compte des lieux et à étaler sa suffisance, va se promener aux alentours.

A son aspect les troupes d'oies étonnées s'enfuient en se dandinant et en poussant mille cris ; les chiens aboient, et les enfants des fermes accourent sur son passage, ouvrant leurs grands yeux surpris.

Ils regardent, émerveillés, ce joli petit monsieur coiffé d'un magnifique chapeau à galon d'or, portant une cravate blanche, un gilet à boutons d'or armoriés, culotte courte en peluche jaune, et guêtres de toile grise.

Ces pauvres enfants n'en reviennent pas ! Ils regardent sans pouvoir se rassasier ; et ce qui met le comble à leur curiosité, c'est ce pince-nez en écaille que le petit drôle manie comme ferait un dandy, et surtout le cigare, dont il lance des bouffées intermittentes.

L'assurance et les airs que se donnent le groom en imposant tellement, que beaucoup lui demandent s'il n'est pas le fils du seigneur lui-même ?

Ce à quoi notre gamin répond de cet air dédaigneux, qui donne tout à croire : « Jamais le fils d'un seigneur n'oserait porter ce costume. »

Et laissant ces interrogateurs ébahis, il continue sa promenade du même pas assuré, avec la mine hautaine et arrogante qui, la prochaine fois, lui vaudra certainement des calottes de la part de ses admirateurs désabusés.

## L'Eglise du Sacré-Cœur

Dans son dernier numéro, *L'Opinion Publique* donnait le récit de la solennelle bénédiction, à Paris-Montmartre, de la première pierre de l'église consacrée au Sacré-Cœur.

Aujourd'hui, nous publions la gravure représentant la basilique telle qu'elle sera, ainsi que le projet provisoire d'escalier monumental, d'après un croquis de M. Abadie, architecte du monument. De la place qu'occupera l'église on dominera tout Paris.

## Vue de Caracas

L'épouvantable tremblement de terre qui vient de détruire quatre villes et plusieurs villages de l'état de la Nouvelle-Grenade, et cela dans l'espace de quelques secondes, nous a inspiré l'idée de publier, à défaut de gravures représentant les lieux du désastre, une vue de Caracas, capitale du Venezuela.

Le Venezuela est un des états frontières situés au nord de la Colombie, ou Nouvelle-Grenade, par 10° de latitude nord et 69° de longitude ouest.

Caracas, ville de 50,000 habitants, est la capitale de cette république fondée par Bolivar, qui naquit dans ses murs.

Comme Caracas se trouve située dans une délicieuse vallée, au pied d'une des ramifications de la chaîne des Andes qui s'étendent aussi dans la Nouvelle-Grenade, le lecteur pourra, par le seul aspect de ces montagnes semées de volcans, se faire une idée du sol et de la configuration de pays qui seraient de vrais paradis, si des désastres périodiques ne venaient trop souvent les ravager.

Ainsi Caracas fut elle-même complètement détruite en 1812 par un épouvantable tremblement de terre.

A. ACHINTRE.

## Le tremblement de terre de Colombie

Les premières nouvelles de l'effroyable cataclysme qui a désolé l'Amérique Centrale, il y a un mois, n'était malheureusement pas exagérées. La catastrophe a été soudaine, immense ; elle est irréparable. La ville de San Jose de Cucuta, en Colombie, a été particulièrement éprouvée ; il n'en est pas resté pierre

sur pierre, et huit à dix mille personnes y ont péri.

Il n'a pas fallu plus d'une minute pour qu'une cité riche et florissante fut rasée au niveau du sol ; le temps d'un éclair a suffi pour qu'une population de douze mille habitants fût réduite à une poignée d'âmes errantes, ignorant même sous quel tas de décombres étaient ensevelis ceux auprès de qui un instant auparavant ils étaient assis à la table de famille.

San Jose de Cucuta était depuis quelques années en voie de rapide développement. Elle était située sur la frontière et la République de Colombie. Fondée en 1534, elle était devenue récemment le centre d'un grand commerce ; elle était l'entrepôt du café et du cacao destinés à être expédiés en transit par le Venezuela ou par la rivière Magdalena ; enfin, elle était l'un des principaux ports d'entrée de l'Etat, autant qu'on peut donner le nom de port à une ville intérieure. La douane y était établie.

Dès le dimanche 16 mai, vers cinq heures après-midi, une secousse s'était fait sentir, puis une seconde, à quelques minutes de distance ; enfin une troisième plus forte alarma sérieusement la population, sans causer toutefois aucun accident. Quelques trépидations continuèrent encore pendant la journée et la nuit du 17 ; mais on croyait que c'étaient simplement les dernières vibrations du phénomène évanoui. Enfin, tout le monde était rassuré et la matinée du 18 était parfaitement sereine, lorsque, sans avertissement, sans aucun symptôme précurseur, la malheureuse cité a été foudroyée.

Il était onze heures et demie. C'est l'heure du repas de famille, et presque tous les habitants étaient à table. Tout-à-coup la terre s'ébranla, comme si elle allait se retourner ; le peuple épouvanté s'élança au dehors ; mais il n'y avait nulle part de salut ; les maisons et le sol des rues roulaient convulsivement comme un navire sur une mer affolée ; l'atmosphère était remplie de la poussière et de l'émission des décombres ; on ne voyait plus, on ne respirait plus ; c'était la nuit, c'était le chaos, c'était l'engloutissement et la mort : deux minutes, deux siècles s'écoulèrent ainsi puis un souffle de brise passa dans l'air et le nuage se dispersa ; c'était comme le rideau d'un théâtre qui se soulève ; il ne restait plus à la place de la cité florissante qu'un monceau de décombres d'où sortait un immense cri de détresse.

L'ancêtrement est complet ; et ce qui restait de vivant était plus lamentable encore que ce qui était mort. Sous les ruines gisaient des milliers de cadavres mutilés, et les débris les recouvraient ; on les comprenait seulement aux gémissements et aux appels désespérés des blessés qui souffraient encore ; mais ce qu'on voyait et ce qui ne s'expliquait pas d'abord, c'étaient les morts et les mourants qui jonchaient les rues et les endroits découverts sans que rien révélât à quoi ils avaient succombé. C'étaient des malheureux qui avaient suffoqué faute d'air, tant l'atmosphère, chargée de poussière et de débris subtils, était irrespirable. Il y avait ainsi des quartiers où pendant plusieurs minutes l'asphyxie saisissait ceux que l'écrasement avait épargnés.

Le jour se passa ainsi dans la désolation et la stupeur. Les survivants erraient comme des ombres affolées cherchant qui un père, qui un enfant, une femme, un ami. Ça et là le feu prenait et la flamme jaillissait des débris ; parfois éclatait une détonation provenant de quelque substance explosive que l'incendie avait atteinte, et au milieu des massifs écroulés se détachaient des silhouettes obstinément penchées vers le sol ; c'étaient des voleurs qui fouillaient les ruines et dépouillaient les cadavres.

La nuit vint et ajouta encore, s'il est possible, à l'horreur du spectacle. Des bivouacs furent établis en dehors du lieu où avait été la ville ; la pluie tomba à torrents jusqu'au matin, et au lever du soleil on se compta ; deux mille créatures éplorées étaient tout ce qui restait de dix à douze mille âmes la veille pleines de vie, et pleines de cette joie insouciante qui est le privilège de ces populations incessamment baignées dans le soleil que la nature comble de tous ses dons, et qui ne connaissent des besoins de l'existence que la jouissance de les satisfaire.

D'après les nouvelles qui nous parviennent, des secours ont été organisés partout dans le Sud, et des provisions en vivres, en vêtements et en médicaments ont été envoyés abondamment sur le lieu du désastre. Mais la ville de San Jose de Cucuta n'a pas seule été éprouvée. On cite, entre autres, les villes de San Cayetano, 4,000 âmes ; Santiago, 2,000 ; Gramalote, 3,000 ; Arboleda, 5,000 ; San Cristobal, 1,600, qui ont été partiellement détruits ; le désastre est immense et l'on n'en connaît jamais toute l'étendue. Le choc s'est fait sentir sur un espace de près de deux degrés de latitude ; Baranquilla, Macarajibo et nombre d'autres villes ont été ébranlées. Depuis la sécurité ne revient pas, car le sol ne cesse de vibrer et les ondulations souterraines s'étendent de tous côtés dans un rayon de plus de trente lieues. Les populations sont sur le qui-vive ; nul ne sait où se produira la première convulsion, et on craint qu'elle se produise partout à la fois.

C. E. U.